LE
MOIS DE JANVIER
DE L'AN 1790.

L'ENFANT SANS SEXE.

Il naquit un enfant sans sexe, ni demi,
  Contraire de l'hermaphrodite.
Beautés, à cela près, et des graces parmi,
Pronostiquoient en lui le plus rare mérite.
  Sur l'étonnante nouveauté
  Plus d'un oracle est consulté
Le cas vaut bien qu'Appollon y réponde:
  Il dit donc que l'enfant croîtroit
  Sans sexe, et tel qu'il vint au monde,
  Mais qu'à vingt ans il choisiroit
  D'être du parti qu'il voudroit....

Le Diable boiteux à Paris.

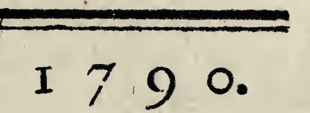
Dialogue entre le baron de Bézenval, le marquis de Favras, Desnaux, prisonniers au Châtelet, et Maury.

L'Apocalypse interprétée.

Lettre d'un Négociant de Paris à ses Correspondans.

LE DIABLE BOITEUX,

A PARIS.



1790.

LE DIABLE BOITEUX,

A PARIS.

J'ERROIS l'autre jour dans les rues de Paris, sans savoir précisément où j'allois. Tout en me promenant, je rêvois aux affaires actuelles, je réfléchissois aux grandes opérations de l'assemblée nationale, à la guerre d'opinion et sur-tout d'intérêt qui divise aujourd'hui la France, aux dangers qui menacent l'empire. J'eusse voulu pouvoir me trouver dans tous les lieux à la fois pour m'instruire de tout. J'eusse desiré trouver des moyens de m'introduire dans toutes les maisons pour être témoin de tout ce qui s'y passoit. Ma curiosité étoit grande, je l'avoue, elle m'étoit inspirée par l'intérêt que je prends à la chose publique. Mais comment m'y prendre pour la satisfaire? Un trait de lumiere frappe tout-à-coup mes esprits. Je me souviens qu'autrefois un jeune homme, aussi curieux que moi, s'adressa au diable pour contenter cette soif de curiosité qui le tourmentoit, et que celui-ci, soigneux

de lui complaire, le transporta sur la cîme du plus haut clocher de Madrid, d'où, par le moyen d'une lorgnette magique, il le rendit témoin de toutes les scènes plaisantes qui se passoient dans ce moment dans toutes les maisons de cette grande ville. Alors je me hâte d'arriver à un carrefour, et là, posté fierement, après en avoir fait trois fois le tour, je l'appelle trois fois à grands cris. Aussi-tôt il parut, je le reconnus aisément en le voyant marcher. Une jambe le précipitoit vers la terre, l'autre le relevoit au-dessus de ma tête. En m'abordant, il me dit : Ta voix a pénétré dans le sombre empire de Lucifer. Je l'ai entendue, et j'accours. Parle ; que me veux-tu ? Je fus d'abord effrayé de son aspect comme de son apostrophe ; mais je me remis, et je lui expliquai les motifs de mon indiscrétion. Je t'entends, me répondit-il, tu seras satisfait. Alors je vis descendre un nuage extrêmement noir à mes pieds, qui nous enveloppa, et nous porta en un instant sur les tours de Notre-Dame.

Dès que nous fûmes déposés au haut des tours, le nuage se dissipa. Alors le diable boiteux tira de sa poche une lorgnette ma-

gique, qui non-seulement rapprochoit les objets, mais encore portoit la vue, à travers les toîts et les murs, dans l'intérieur des maisons.

Prends cette lorgnette, me dit-il, et dirige-la vers ce corps de bâtiment que tu vois ici près. Tu le reconnois sans doute ; c'est l'hôtel-de-ville. Tu vois les représentans de la commune, rassemblés dans une des salles, délibérer sur un objet important. Je vais t'expliquer la chose. Depuis long-temps il se tramoit dans le secret une conspiration dont un intriguant, qui se fait appeller *le marquis de Favras*, étoit l'un des auteurs. Ce marquis de Favras a été arrêté. Il a déclaré dans les prisons que Monsieur, frere du roi, en étoit le chef ; et un billet, qui a couru le matin dans tout Paris, ne l'a pas ignoré. Monsieur a aussi-tôt pris la résolution de se rendre à l'hôtel-de-ville pour y démentir une pareille calomnie. Il a dit n'avoir eu d'autre relation avec M. de Favras que celle par laquelle il devoit lui procurer deux millions d'un banquier de Hollande, pour les dépenses de sa maison. Tu sens combien cela est

clair. Il a ajouté qu'il croyoit pouvoir exiger qu'on le crût sur sa parole, et c'est ce qu'on a fait. Maintenant tu vois ces braves représentans de la commune assemblés pour arrêter de promettre 500 louis à la personne qui découvrira le calomniateur du vertueux frere du roi.

De l'hôtel-de-ville passons au châtelet, que tu vois à tes pieds. Ne vois-tu pas un homme noir dans la chambre de Bézenval ? c'est un robin qui lui dicte ce soir les réponses qu'il doit lui faire demain dans ses interrogatoires. Quant à Favras, les juges auront beau faire, il leur sera impossible de le sauver (1).

Porte tes regards plus loin. Fais glisser ta lunette le long des quais, et fixe-la sur le château des Tuileries. Ne vois-tu pas des personnes de la cour fort agitées, parler avec feu, délibérer entre elles, concerter de nouveaux projets ? Hélas ! elles ne voient pas

---

(1) Depuis nous apprenons avec douleur qu'un nouveau décret de l'assemblée nationale, que le diable n'avoit pas su deviner, paroîtra bientôt pour faciliter l'élargissement de M. de Favras.

que la foudre est suspendue sur leurs têtes.

Détourne maintenant la lunette à droite, et regarde dans la maison que je t'indique. Cet homme que tu vois entouré de quelques livres et de beaucoup de papiers, c'est un auteur d'un journal fait pour les aristocrates, et de plusieurs brochures incendiaires ; et cet honnête homme, c'est Rivarol, lequel, étant fils d'un aubergiste, a eu la manie de vouloir être un gentilhomme. La personne que tu vois chez lui est un seigneur qui est venu lui commander une brochure, et la lui payer d'avance. Ce seigneur a posé 50 louis sur sa cheminée, un évêque doit ce soir lui faire la même visite.

La scène que nous allons voir doit suivre naturellement celle-ci. Elle se passe, en ce moment, sur le quai des Augustins. Tu vois sans doute chez un libraire un particulier qui charge une voiture de brochures. Tous les jours un courrier différent vient charger une pareille voiture, et ces brochures sont destinées à être répandues dans les provin-

ces pour les soulever contre les admirables décrets de l'assemblées nationale, et allumer en France la guerre civile. Les ingrats! ils ne desirent rien tant que de pouvoir déchirer le sein de leur mere, et ils ne voïent pas que ce malheur de la nation seroit leur perte, et qu'ils seroïent les premiers plongés dans cet abîme de maux dont ils voudroient accabler leur patrie.

Ne quittons point le quai, et pénétrons aux Augustins par le moyen de la lunette. Tu dois voir une assemblée nocturne d'aristocrates, dont les uns ont la poitrine croïsée d'un ruban rouge ou bleu, et les autres le dos couvert d'un manteau noir. Ces aristocrates sont membres de l'assemblée nationale; ils déliberent, ils ourdissent le tissu des piéges qu'ils doivent tendre aux membres vertueux de l'assemblée. Ils préparent avec art les moyens qu'ils doivent employer. Mais je ne sais, ils ont l'air de conspirateurs.

Porte, au contraire, la vue sur la rive droite de la Seine. Ne vois-tu pas une maison où se tient une nouvelle assemblée, mais

bien différemment composée de la premiere? Ce sont les membres de l'assemblée nationale que le succès seul de la chose publique anime; ils viennent préparer le soir les travaux du lendemain; ils viennent se prémunir contre les embûches qui leur seroient tendues.

Revenons dans le Marais. Nous verrons chez un président une autre espece d'assemblée où ont été convoqués tous les membres du parlément. Il existe une confédération entre tous les parlemens du royaume. Celui de Paris vient de recevoir un paquet d'un parlement de province; on a lu le contenu : il s'agit de faire une réponse; mais que peut le choc léger d'un corps contre la masse de la nation? La constitution repose déjà sur des bases inébranlables.

Descendons maintenant dans le fauxbourg Saint-Germain; je veux te faire observer d'autres scènes. Tu t'étonnes de ne voir presque que des hôtels vuides; mais, patience, lorsque tu seras sur la rue Grenelle, arrête et fixe ta lunette sur un hôtel voisin de la fontaine, tu y verras une femme de qualité en

convulsions. La révolution qui vient de changer la face du royaume, c'est-à-dire, de remettre les choses à leur place, l'a si fort affectée qu'elle en est tombée malade au point où tu la vois : à la maniere dont elle se tord les membres, et pousse des hurlemens affreux, on la croiroit possédée de moi-même ; non, elle n'est possédée que du démon de l'aristocratie. Les femmes qu'on appelloit autrefois *de qualité* sont furieuses de se voir rabaissées au niveau des bourgeoises; la plupart sont travaillées de convulsions, et donnent à craindre qu'elles ne soient jamais bien délivrées de ces vapeurs aristocratiques.

Plus bas nous allons voir une femme aristocrate et dévote ; la premiere qualité tient à la seconde. Elle est actuellement avec son confesseur avec qui elle s'entretient sur les choses présentes. Non, mon cher abbé, lui dit-elle, il n'est pas possible que le nouvel ordre de choses que des mal-intentionnés établissent en France en bouleversant tout, subsiste long-temps. Dieu ne permettra pas que son église soit renversée, et que la noblesse du plus beau royaume de l'univers

soit anéantie. Je le crois comme vous, lui répond le ministre des autels, mais ils ne sont plus ces temps où les prêtres, armés de l'évangile, et les nobles, l'épée à la main, soumettoient les peuples aveuglés au joug de la foi et de la puissance. Espérons cependant que Dieu vengera ses ministres. Vous connoissez l'histoire des maçons qui bâtirent la tour de Babel. L'aventure est véritable, puisqu'elle est consignée dans l'écriture. Eh bien! la même confusion divisera les orgueilleux architectes de la constitution. Vous me consolez, reprend la dame, car je mourrois de chagrin si la noblesse étoit sans distinctions et sans priviléges, et le clergé sans revenus.

Voilà, me dit alors le Diable Boiteux, les scènes les plus amusantes dont je voulois te rendre témoin. Ta curiosité doit être satisfaite. Adieu; si par la suite il t'arrive d'avoir besoin de mes services, crois que tu n'as pas de meilleur ami. Alors le même nuage qui nous avoit porté sur les tours nous descendit tout doucement dans la rue. Je lui fis mes remercîmens, et il disparut.

DIALOGUE

Entre le Baron de Bezenval, le Marquis de Favras, Desnaux, prisonniers au Châtelet, et Maury.

LE BARON DE BÉZENVAL.

Bonjour, mon cher marquis. J'ai enfin obtenu la liberté de sortir de chez moi et de venir vous voir. On m'accorde un instant, je vais le mettre à profit ; c'est du moins un moment de la journée que je soustrais à l'ennui qui distille son lent poison dans mon ame.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Quoi, vous vous ennuyez, M. le baron ! Que vous êtes heureux ! nulles craintes, nuls tourmens ne vous déchirent. Votre séjour au châtelet est plutôt une retraite qu'une prison. Vous n'avez rien à craindre, vous voyez vos amis, et vous serez bientôt libre.

Quant à moi, mes inquiétudes et mes secrettes terreurs ne me laissent pas le temps de m'ennuyer. Ah ! l'ennui a ses douceurs ainsi que le repos.

LE BARON DE BÉZENVAL.

Il est vrai que mon affaire a pris une belle tournure. J'ai eu des momens d'effroi comme vous ; car j'étois pour le moins aussi coupable ; mais les juges ont si bien fait que, loin de me condamner comme coupable du crime de lèze-nation, ils se verront forcés de déclarer la nation criminelle envers moi, et de la condamner à me faire réparation, et voilà où brille toute la beauté de la forme. Ce n'est pas que la loi ne soit précise ; mais la procédure est telle qu'elle laisse des ressources infinies aux juges, soit pour faire pendre un innocent, soit pour absoudre un coupable.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Ah ! quel fil vous a dirigé dans les tortueux détours de ce labyrinthe ?

LE BARON DE BÉZENVAL.

Je vais vous expliquer cela en deux mots. Vous savez, et personne n'ignore, que le but du gouvernement, en rassemblant une armée autour de Paris, étoit de dissiper l'assemblée nationale, et de soumettre Paris, s'il faisoit le moindre mouvement. Une armée de trente mille hommes, l'appareil formidable d'une nombreuse artillerie, les grilles destinées à faire rougir les boulets, la suspension des séances de l'assemblée nationale, le renvoi du ministre chéri de la nation, l'effroi des parisiens à cette nouvelle, leurs mouvemens, leurs hostilités, la fuite soudaine des princes lors de la prise de la Bastille, tout cela prouve assez que nos intentions n'étoient pas pures ; mais les plus mauvais pas sont souvent ceux desquels l'on se tire le plus aisément. J'ai trouvé dans la procédure un moyen infaillible de me sauver. Les juges du châtelet, qui ne sont rien moins que démocrates, et partagent les sentimens des honnêtes gens, ont employé contre moi la preuve testimoniale, bien convaincus qu'elle prouveroit mon innocence,

au lieu d'avérer mon crime. Paris et la France entiere sont témoins des affreux préparatifs que nous accumulions contre la liberté publique ; mais personne au monde n'a été dans le secret de nos opérations ; car les chefs de l'entreprise ne s'en sont ouverts à personne. Ainsi ce qui paroissoit devoir me condamner m'absout, et les preuves, qui devoient attester les crimes des chefs et des ministres, n'ont servi qu'à faire éclater notre innocence.

Le Marquis de Favras.

Je vous en félicite de tout mon cœur. Quelles que soient mes terreurs actuelles, quelques rayons d'espoir pénetrent dans mon ame à travers les chagrins horribles où elle est abîmée. Vous connoissez les dépositions foudroyantes de Morel et Turcati. J'ai voulu considérer l'un de ces deux témoins inexpugnables comme dénonciateur, et si ce moyen m'eût réussi j'étois sauvé ; car un homme ne peut pas être à la fois dénonciateur et témoin ; ainsi le veut la forme. Cette ruse salutaire m'ayant manqué, il me reste une autre ressource ; je ne sais si elle

mé sauvera de la corde; mais on m'assure qu'elle est infaillible, la voici : Vous savez le peu d'estime qu'on a en général pour les recruteurs du quai de la Féraille. On m'a conseiller de recuser ces deux témoins, les seuls qui puissent me conduire à la Grêve, en les attaquant comme infâmes et incapables d'être employés dans la preuve testimoniale à cause de leurs flétrissures, et, en le prouvant, vous sentez que les témoins ne me manqueront pas. Je vous assure qu'ils seront bien payés.

LE B. DE BÉZENVAL.

Fort bien, c'est bien vu, c'est superbe, c'est divin.

LE M. DE FAVRAS.

Vous voyez, M. le baron, que par-là, je leur ferme la bouche, et mets leurs dépositions au néants Mais ce n'est pas tout, d'attaqué que j'étois je deviens agresseur. Je les poursuis comme calomniateurs, et ceux qui devoient me faire pendre infailliblement seront pendus.

LE BARON DE BÉZENVAL.

C'est admirable. Oui, le succès est infaillible. Vos dénonciateurs seront regardés comme les seuls coupables. Vous serez déclaré innocent ; ils seront condamnés comme criminels ; et tandis que vous serez porté en triomphe, ils seront conduits à l'échafaud.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Je n'espere pas que jamais ma mémoire soit réhabilitée dans l'opinion publique, aussi n'est-ce pas ce qui m'inquiete. Je ne songe point à me soustraire à la honte, je ne pense qu'à esquiver la corde. Je serai le reste de mes jours plongé dans l'ignominie ; mais j'espere m'élever encore aux honneurs.

LE BARON DE BÉZENVAL.

Oui, n'en doutez pas, mon cher marquis ; le roi reconnoîtra les services que vous avez voulu lui rendre. Votre zèle sera certainement récompensé, et si vous évitez la corde, je vous promets le bâton de maréchal. Mais quelqu'un frappe à la porte.

DESNAUX.

Pardon, Messieurs, si j'interromps votre intéressante conversation. Vous voyez en moi le fameux Coupeur-de-têtes, dont le nom seul porte l'effroi dans l'ame des aristocrates. C'est moi qui ai coupé la tête à Delaunay, qui ai brûlé la cervelle à Flesselles, qui ai aidé à pendre Foulon, arraché le cœur à Berthier, et porté en triomphe à Paris les restes sanglans des gardes-du-corps massacrés à Versailles.

LE BARON DE BÉZENVAL.

Le monstre! Eh! par quel étrange hasard te trouves-tu parmi nous?

DESNAUX.

Je vais vous le dire. Vous vous souvenez, Messieurs, du jour où le peuple assemblé à la porte du Châtelet crioit d'une voix terrible: *Nous voulons la tête de Bézenval et de Favras*. J'appris ce qui se passoit ici, et j'accourus. J'avois mon coutelas dans la main: je vous

attendois, Messieurs, pour vous couper la tête, et la donner en spectacle aux parisiens; mais admirez la vicissitude des événemens. Au lieu de vous faire sortir, l'on m'a fait entrer. Je ne sais ce que je dois penser d'une pareille aventure; mais je n'imagine pas que pour avoir tranché la tête de Delaunay on veuille abattre la mienne. Je ne pense pas qu'on veuille serrer le cou à un homme vivant pour avoir coupé la tête à un corps mort. Tous les chefs abattus par mon coutelas sont autant de trophées élevés à mon patriotisme.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Scélérat! Est-ce à nous qu'il convient de tenir de pareils discours? Fuis des lieux que tu ne fais que rendre plus horribles, et laisse-nous.

DESNAUX.

Je sens combien ma présence doit vous remplir d'effroi. Je vous quitte, mais songez que je puis vous être utile, et qu'il n'y a au monde que mon coutelas qui puisse vous sauver de la barre de Samson.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Qu'est-ce que je vois? Quoi! C'est vous, mon cher abbé? Quelle nouvelle venez-vous m'apprendre?

L'ABBÉ MAURY.

Je viens vous apprendre une mauvaise et une bonne nouvelle. La premiere, c'est que la Fayette instruit, je ne sais comment, des moindres détails de nos complots, vient de faire arrêter deux cents gardes nationaux soldés, qui d'abord devoient fondre sur l'assemblée nationale, et delà, venir vous délivrer; la seconde, c'est que je me suis assuré des témoins qui déposeront contre Morel et Turcati, et qu'en vous sauvant, nous les perdons.

LE MARQUIS DE FAVRAS.

Comment! Cet horrible la Fayette dé. concertera donc tous nos projets! Quel est donc le génie qui le dirige et qui veille sur lui? Le traitre! Il n'évitera pas toujours le

sort qui l'attend ; et puisque vous m'annoncez que nous avons des moyens sûrs de nous défaire de nos ennemis, je me livre avec confiance à l'espoir de me voir renaître et de nous venger.

L'abbé Maury.

Oui, j'en jure par la haine et la vengeance que je nourris dans mon cœur ; ils périront, l'indigne assemblée sera dissoute ou massacrée, le roi quittera sa prison, et Paris sera mis à feu et à sang, s'il le faut. J'ai encore de nouveaux ressorts à faire jouer. Reprenez courage, et songez que nos destinées sont désormais invinciblement unies. Songez que nous marchons à la gloire ou à l'ignominie; que nos succès ou nos revers doivent nous élever aux grandeurs ou nous porter sur l'échafaud. Mais quelque soit notre sort, envisageons l'une et l'autre fortune du même front, et courons d'un même pas à l'honneur ou à la mort.

L'APOCALYPSE INTERPRÉTÉE.

Chapitre Premier.

1. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie, et qui garde les choses qui y sont écrites; car le temps est arrivé.

2. Un dimanche je fus ravi en esprit, et j'entendis derriere moi une voix forte et éclatante comme une trompette.

3. Qui disoit: Ecrivez dans un livre ce que vous voyez. Aussi-tôt je me tournai pour voir de qui étoit la voix qui me parloit, et, étant tourné, je vis une femme qui ressembloit à une reine.

4. Elle étoit vêtue d'une longue robe. Sa tête et ses cheveux étoient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige, et ses

yeux paroissoient comme une flamme de feu.

5. Ses pieds étoient semblables à de l'airain fin quand il est dans une fournaise ardente, et sa voix égaloit le bruit des grandes eaux.

6. Elle avoit en sa main droite des fleurs-de-lys, et de sa bouche sortoit une épée à deux tranchants, et son visage étoit aussi brillant que le soleil dans son éclat.

7. Au moment que je l'apperçus, je tombai comme mort à ses pieds; mais elle mit sur moi sa main droite, et me dit: Ne craignez point, je suis le premier être et le dernier.

8. Et je vis, car j'ai été morte; mais maintenant je suis vivante dans les siecles des siecles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer.

9. Ecrivez donc les choses que vous avez vues, et celles qui doivent arriver ensuite. Je suis la liberté sous l'image de la France.

Chapitre II.

1. Après cela je regardai, et je vis une porte ouverte dans le ciel, et la premiere voix que j'avois ouie, me dit: Montez ici, et je

vous montrerai les choses qui doivent arriver.

2. Et ayant été soudain ravi en esprit, je vis au même instant un trône élevé dans le ciel, et quelqu'un assis sur le trône.

3. Celui qui étoit assis paroissoit semblable à une pierre de jaspe et de sardoine; et il y avoit autour du trône un arc-en-ciel semblable à une émeraude.

4. Il sortoit du trône des éclairs, des tonnerres et des voix. Au milieu du bas du trône, et à l'entour, il y avoit quatre animaux pleins de griffes et d'yeux qui paroissoient écrasés de son poids.

5. Le premier de ces animaux est le monstre de la féodalité; le second, l'hydre du clergé; le troisieme, le despotisme des ministres; le quatrieme, l'aristocratie des parlemens.

Chapitre III.

1. Je vis ensuite dans la main de celui qui étoit assis sur le trône un livre scellé de sept sceaux.

2. Et un ange fort et puissant qui disoit à haute voix : qui est digne d'ouvrir le livre et de lever les sceaux?

3. Je fondois en larmes de ce que personne ne se trouvoit digne d'ouvrir les sept sceaux.

4. Alors l'ange me dit : Ne pleurez point, voici le lion de la tribu de Juda, le rejetton de David, qui a obtenu le pouvoir d'ouvrir le livre.

5. Je regardai, et je vis au-devant du trône un jeune enfant, c'étoit le dauphin de France, qui vint prendre le livre, et l'ouvrit.

6. Et aussi-tôt qu'il eut ouvert le livre, je vis disparoître de dessus la terre le despotisme, l'oppression, les impôts, les abus de toute espece, et la France fut délivrée de ces monstres.

Chapitre IV.

1. Alors je vis quatre anges aux quatre coins du royaume, qui faisoient tous leurs efforts pour l'affamer.

2. Je vis encore un autre ange qui montoit du côté de l'orient, et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui vouloient frapper de plaies le royaume.

3. En disant : Ne frappez point la France, parce que vous périrez.

4. Je vis ensuite une grande multitude de

personnes de toute tribu, de toute nation, de tout peuple et de toute langue.

5. Elles remplissoient toutes les cours du palais, et crioient à haute voix : Gloire à notre roi, qui est assis sur le trône, et au jeune dauphin, qui lui doit succéder.

6. Et tous les anges de la cour qui étoient debout autour du trône, disoient : Bénédiction, gloire, sagesse, honneur, puissance et force à notre roi, pendant une longue suite d'années.

Chapitre V.

1. Un ange sonna de la trompette, et je vis une étoile du ciel qui étoit tombée sur la terre, et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée.

2. Elle ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une fumée semblable à celle d'une grande fournaise.

3. Ensuite il sortit de la fumée du puits, des sauterelles, des brochures et des bandits qui se répandirent dans tout le royaume.

4. Or, ces especes de sauterelles eurent le pouvoir de nuire aux hommes pendant un

an, et elles étoient semblables à des chevaux préparés pour le combat.

5. Elles avoient des visages d'homme, des cheveux de femme, et des dents de lion; elles s'appelloient aussi aristocrates, et elles avoient à leur tête l'ange de l'abîme, appellé en hébreu *Abaddon*, en grec *Appollyon*, en françois *Ratidos*.

6. Un autre ange sonna de la trompette, et tout-à-coup il parut une armée innombrable, et la Bastille fut prise.

7. Quelques aristocrates y périrent; mais ceux qui ne périrent point ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, et ils ne firent point pénitence de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnemens, ni de leurs impudicités, ni de leurs voleries.

Chapitre VI.

1. Et je vis s'élever de la mer une bête qui avoit mille têtes ornées de diadêmes, sur lesquels étoient tracés des noms de blasphêmes; c'étoit le despotisme et ses agens.

2. Cette bête étoit semblable à un léopard, ses pieds étoient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion, et le

dragon lui donna sa force et sa puissance.

3. Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort, et cependant la plupart suivirent la bête.

4. Et il lui fut donné une bouche qui se glorifioit insolemment et qui blasphêmoit; il lui fut aussi donné le pouvoir de faire la guerre.

5. Que celui qui a des oreilles, entende.

6. Mais cela ne durera pas. Celui qui a réduit les autres en captivité sera réduit lui-même en captivité. Celui qui aura tué avec l'épée, il faut qu'il périsse lui-même par l'épée.

7. Je vis encore s'élever de la terre une autre bête qui tenoit le langage du dragon.

8. Elle exerça toute la puissance de la premiere bête en sa présence, et commit de grands forfaits; c'étoit le monstre de la féodalité.

9. Mais elle reçut un coup d'épée des mains de Richelieu, et elle vient d'être entiérement abattue.

Chapitre VII.

1. J'entendis ensuite un ange qui, volant par le milieu du ciel, disoit: Elle est tombée

cette bastille, qui a renfermé tant de victimes, et le despotisme est détruit avec elle.

2. Comme je regardois, il parut une nuée blanche, et sur cette nuée étoit assise la liberté. Elle avoit sur la tête une couronne d'or, et à la main une faulx tranchante.

3. Un autre ange lui crioit : Jettez votre faulx et moissonnez, car le temps de moissonner est venu.

4. Je vis dans le ciel un autre prodige ; c'étoit un temple où ceux qui étoient demeurés vainqueurs de la bête mêloient leurs voix aux sons ravissans des harpes. Ils chantoient la liberté conquise, et la félicité de la nation.

Chapitre VIII.

1. J'entendis ensuite une voix forte qui disoit à un ange de jetter sur la terre la coupe de la colere de Dieu.

2. L'ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux.

3. Alors une forte voix se fit entendre comme venant du trône, qui dit : C'en est fait.

4. Aussi-tôt il se fit des éclairs, des bruits de tonnerre, et un grand tremblement

de terre où s'abîma le despotisme, et d'où l'on vit s'élever l'assemblée nationale.

Chapitre IX.

1. Alors l'ange, qui venoit de verser la coupe, vint me parler, et me dit : Venez, et je vous montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur les grandes eaux.

2. Avec laquelle les grands de la terre se sont corrompus, et qui les a enivrés du vin de sa prostitution.

3. Et m'ayant transporté en esprit dans le désert, je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, qui avoit plusieurs têtes couvertes de cornes, et pleines de noms de blasphême.

4. Cette femme étoit vêtue de pourpre et d'écarlate ; elle étoit parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et avoit à la main un vase d'or plein des abominations et de l'impureté de ses débauches.

5. Et sur son front étoit écrit : *mystere*, la grande reine, mere des fornications et des abominations de la terre.

6. Alor sl'ange dit : Ne vous étonnez pas ;

je vous dirai le *mystere* de la femme et de la bête sur laquelle elle est assise.

7. La bête que vous avez vue étoit, et n'est plus. Elle doit monter de l'abîme, et périr ensuite sans ressource.

8. Et en voici le sens plein de sagesse. La femme, qui est assise sur la bête, se nomme en hébreu *Crafen* ; la bête, c'est celui qu'elle gouverne ; les têtes, sont les courtisans ; et les cornes de la bête, sont la marque de l'impudicité de la femme.

9. Il me dit encore : Les eaux que vous avez vues, où cette prostituée étoit assise, sont les peuples, les nations et les langues, qui haïront cette prostituée, la réduiront dans la derniere désolation, la dépouilleront, dévoreront ses chaînes, et la feront périr par le feu.

CHAPITRE X.

1. Après cela, je vis un grand ange qui descendoit du ciel, ayant une autre puissance, et la terre fut éclairée de sa gloire.

2. Et il cria de toute sa force : Elle est tombée la *reine de Crafen*, elle est tombée, et elle est restée en proie à ses remords.

3. Parce qu'elle a fait boire aux nations du

vin de sa prostitution, et les grands se sont corrompus avec elle, et les marchands se sont enrichis de son luxe.

4. Alors j'entendis du ciel une autre voix qui dit : Fuyez la *reine de Crafen*, de peur que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies.

5. Traitez-la comme elle vous a traités, rendez-lui au double toutes ses œuvres ; dans le même calice où elle vous a donné à boire, faites-la boire deux fois autant.

6. Multipliez ses tourmens et ses douleurs, à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et de ce s'est qu'elle plongée dans les délices ; parce qu'elle a dit en elle-même : je suis sur le trône, comme reine ; je ne suis point veuve, et je ne serai point sujette au deuil.

7. C'est pourquoi les plaies, la mort, le deuil et la famine viendront fondre sur elle en un même jour, et elle périra, parce que son peuple qui la condamne est puissant.

Chapitre XI.

1. Après cela, j'entendis comme la voix de toutes les nations, de toutes les tribus, de

toutes

toutes les langues et de tous les peuples qui habitent sur la terre et sous la terre, qui disoit *alleluia, alleluia*, gloire et puissance au peuple de *Crafen*; il a condamné la grande prostituée.

2. Je vis ensuite le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc. Celui qui étoit dessus s'appelloit le *Fidele*, le véritable héros, qui combat pour la liberté.

3. Ses yeux étoient comme une flamme de feu; il étoit vêtu d'un habit bleu à revers blancs, et les armées qui le suivoient étoient vêtues comme lui, et il portoit écrit sur son front : *honneur et gloire*.

4. Alors je vis la bête, et les grands du royaume, et leurs armées assemblées pour faire la guerre à celui qui étoit sur le cheval blanc et à son armée.

5. Mais la bête fut prise, et avec elle tous ceux qui adoroient son image.

6. Le reste fut tué par l'épée de celui qui étoit sur le cheval blanc, et les oiseaux du ciel se soulerent de leur chair.

Chapitre XII.

1. Ensuite je vis descendre du ciel un ange

qui avoit la clef de l'abîme, et une grande chaîne à la main.

2. Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable, Satan, ou le despotisme, et l'enchaîna pour mille ans.

3. Et l'ayant jetté dans l'abîme, il le ferma sur lui et le scella, afin qu'il ne tyrannisât plus les nations.

4. Après cela, je vis un ciel nouveau et une nouvelle terre, et la liberté sainte qui, venant de Dieu, descendoit du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux.

5. Et j'entendis une voix qui disoit : Voici la seule reine des peuples. Elle essuyera les larmes de tous les yeux ; il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état est passé.

6 Je m'en vais faire toutes choses nouvelles. Elle dit ensuite : tout est accompli. Je donnerai à boire de la source d'eau vive à celui qui aura soif ; mais pour ce qui est des timides, des indifférens, des incrédules, des aristocrates, des conspirateurs, leur partage sera dans l'étang de souffre et de feu.

Chapitre XIII.

L'ange me montra un fleuve d'eau vive, claire comme du cristal, qui couloit du trône.

2. C'est la source de l'abondance qui accompagne la liberté. Des deux côtés du fleuve, étoit l'arbre de vie, qui porte des fruits en tout temps. Et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les nations de leur aveuglement.

3. Il n'y aura plus là de malédiction, et le trône sera révéré, car il ne sera plus entouré de méchans.

4. Après cela, il me dit : ne scellez point les paroles de cette prophétie ; car le temps est proche.

5. Que celui qui a fait l'injustice la fasse encore ; que celui qui est juste, se justifie encore. Je m'en vais venir bientôt et j'ai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres.

6. Heureux ceux qui lavent leurs vêtemens dans le fleuve d'eau vive, afin qu'ils ayent droit à l'arbre de vie.

7. Qu'on chasse du royaume les chiens,

les empoisonneurs , les impudiques , les homicides et les aristocrates.

8. Celui qui rend témoignage de ces choses dit : je vais venir bientôt ; que la liberté soit toujours avec vous. *Amen.*

Lettre d'un Négociant de Paris à ses Correspondans.

Paris le 15 Janvier 1790.

Vous êtes surpris , messieurs , que j'abandonne entierement mon commerce , et vous m'engagez à le continuer ; les termes flatteurs dont vous vous servez sont certainement bien engageans , mais les circonstances qui m'obligent à cette démarche sont plus fortes , et bien éloignées de l'idée que vous avez que je ne me retire que parce que j'ai une fortune immense. Non , messieurs , ce n'est pas là ma position.

Né avec l'amour du travail , il y a 30 ans que je me suis adonné au commerce ; j'ai regardé cet état comme le plus honorable de la société ; je l'ai exercé avec la plus scrupuleuse honnêteté ; beaucoup d'ordre , une

grande assiduité, beaucoup d'économie ; une grande habitude de compter, tout cela joint avec la plus sévere exactitude m'a attiré l'estime et l'amitié de tous ceux qui ont fait des affaires avec moi.

J'ose vous assurer ici, messieurs, que dans toutes mes opérations de commerce je n'ai jamais gagné plus de 10 pour cent, et 8 pour cent sur mes opérations de banque ; la grande quantité d'affaires que j'ai faites, par la confiance qu'on a bien voulu m'accorder, m'a procuré pendant l'espace de 29 ans un bénéfice assez considérable que ma grande économie, et ma maniere d'opérer, a fait monter pendant cet espace de tems à 3000 livres de revenus. Voilà au juste à combien se monte cette fortune que vous croyez immense. Mon épouse a hérité depuis deux ans d'un bien de campagne, situé dans une petite province du Midi, qui consiste en une petite maison et un jardin seulement. C'est là que je vais me retirer avec elle, mes deux filles et mon fils.

Je vous avoue, messieurs, que pour mon fils j'aurois encore continué mon commerce ; déjà même, il commençoit à en

connoître les vrais principes, et suivoit mon exemple, à mon parfait contentement, quoiqu'il ne fût âgé que de 20 ans, et qu'il n'y ait que deux ans qu'il soit dans le commerce; mais j'ai craint deux choses : la premiere est la dépravation des mœurs, qui, dans notre capitale est à son dernier période ; la seconde est que le sort ne le favorise pas autant que moi. Les entraves que nous éprouvons depuis six mois dans le négoce sont au-delà de toute expression, et vous ne pourriez croire à la vraisemblance, en vous en traçant le tableau.

Imaginez-vous que nos ennemis cherchent à faire jouer les ressorts les plus cachés et les plus adroits, pour nous faire regretter nos fers. Je vois que, dans mes connoissances et parmi mes amis, (qui tous étoient de vrais patriotes, au moment que nos chaînes ont été brisées,) plus des trois quarts prennent le parti de ceux que nous nommons vulgairement *aristocrates*, et s'écrient du profond de leur cœur.... Rendez-nous nos fers, nos loix, notre bastille, et que le despotisme reprenne son sceptre.... Certes, ce n'est pas là le langage d'un bon citoyen, direz-vous; non, messieurs, mais

la nécessité fait demander la mort ou du pain, et nos ennemis, n'ayant pu nous épuiser par la famine, nous affament par le numéraire.... Croiriez-vous, messieurs, que ceux qui ont encore la confiance de toute la nation usent eux-mêmes des ruses les plus abjectes, et des subterfuges les plus coupables pour nous forcer à accepter des loix plus dures que celles que nous avons répoussées par nos armes, notre courage et notre constance? Je veux parler de la caisse d'escompte. Vous connoissez son établissement; vous n'ignorez pas, puisque vous lisez tous les jours nos *feuilles*, à quelle époque elle en est, et de quelle maniere elle paie, et la quantité qu'elle paie chaque jour; mais ce que vous ignorez, c'est qu'elle ne paie réellement pas ce qu'elle paroît payer; elle fait sortir tous les jours de grand matin, avant son ouverture, des sommes considérables qui ne sont point destinées à rembourser ses billets comptant, ainsi qu'elle veut nous le prouver. Ses administrateurs ont la bassesse de s'associer des savoyards, des porte-faix, à qui ils donnent de l'argent, à raison d'un sol par écu de 6 livres, pour la journée; et si vous

voulez échanger vos billets de caisse contre de l'espece, vous êtes obligés de passer nécessairement par la main de ces hommes accapareurs d'écus, qui ne vous changent un billet de 200 livres que moyennant la rétribution de 4 ou de 6 livres; vous avez de la peine à croire cela, messieurs; cependant il m'est arrivé à moi, qui vous écris, et que vous ne soupconnerez pas de vous en imposer, d'avoir été obligé, il y a 15 jours, de donner 30 livres, pour avoir en argent comptant le montant d'un billet de 1000 liv. et depuis le 4 décembre, suivant mes comptes, il m'est arrivé d'avoir dépensé, pour échanger différens billets de caisse, 336. liv. ce qui fait la dépense à-peu-près d'un mois pour mon ménage. Il y a plus; ces mêmes administrateurs s'entendent encore avec les huissiers et les tribunaux.

Si vous voulez retirer une rente échue à la ville (et que ce soit votre tour, car il y a près de six mois qu'on est toujours à la lettre *J.*) si la somme qui vous est due est de 50 écus, on vous donne un billet de caisse de 300 liv, et vous êtes obligé de donner vous-même 50 écus, ou vous ne recevrez rien. Mais si, après avoir donné vos 50 écus

et emporté votre billet de 300 livres, l'on vient vous présenter une lettre de change que l'on tire sur vous, de 220 livres, et que vous présentiez pour l'acquitter votre billet de 300 livres, en demandant en conséquence l'embourseement de 80 livres, en especes, on vous injurie, et l'on va de suite chez l'huissier, qui fait un protêt sans vous faire part de rien, sans vous présenter lui-même l'effet ; le protêt fait, la lettre retourne à tous les endosseurs ; vous êtes assigné, et malgré votre offre de payer, par votre billet de caisse, moyennant le remboursement de 80 livres, le juge vous condamne à tous les frais de protêt, de ports de lettres, d'assignation, etc., et vous ordonne encore de payer argent comptant, et même souvent la contrainte par corps est au bout du jugement. Messieurs R.... freres et comp. de Marseille, ont tiré sur moi, en date du 8 mai 1789, au 15 novembre, une traite 1115.18.. La traite m'a été présentée le 5 décembre ; j'ai offert un billet de 1000 livres, et un de 200 livres, la personne qui me le présenta me dit qu'elle nevouloit point de billets et qu'elle vouloit de l'argent comptant, et remporta son effet

sans vouloir permettre que j'inscrivisse au bas le refus qu'elle faisoit : la lettre avoit huit endosseurs. Le 10 janvier je fus assigné et condamné à payer 1130 liv. 7 sous, dont je serai libre de donner un effet de 1000 liv., mais obligé de payer en especes 130 liv. 7 s. : voilà, messieurs, les fruits de la liberté, que nous avons achetée au prix de notre vie, de nos fatigues et de nos veilles.

Ces entraves périlleuses nous prouvent que, loin d'avoir voulu corriger les abus, on cherche, au contraire, à les augmenter, à nous rançonner de toutes les manieres les plus cruelles ; le commerce, les arts, l'industrie, ont reçu un cruel choc, et tout est renversé. Tel qu'un torrent fougueux, grossi par l'abondance des eaux, entraîne dans son cours tous les vignobles qu'il rencontre, et ôte aux cultivateurs l'espoir d'une modique récolte, pendant plus de cinq ans ; telle l'époque que nous nommons à tort *le jour de la liberté*, a causé tant de ravages dans le commerce et les arts, que de 10 ans ils ne reprendront leur splendeur.

Ainsi, messieurs, c'est donc avec 3000 l. de revenus seulement que je vais me retirer, et pas d'avantage ; là, avec ma petite famille,

je serai heureux, et si mon fils suit mes principes, il deviendra un bon paysan, au lieu d'un riche banquier; nos filles seront de jeunes paysannes vertueuses, et préféreront la tranquillité des bois au tumulte de la ville, et leur esprit ne sera jamais imbu de toutes les extravagances qui corrompent les mœurs de nos filles de Paris..... etc. etc. etc.
